

La barbarie à visage creux

Les invasions barbares, de Denys Arcand, Film réalisé par Denys Arcand. Photographie : Guy Dufaux; montage : Isabelle Dedieu; musique : Pierre Aviat; scénario : Denys Arcand. Québec-France 2003, 102 minutes

André Roy

Numéro 196, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2004). La barbarie à visage creux / *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, Film réalisé par Denys Arcand. Photographie : Guy Dufaux; montage : Isabelle Dedieu; musique : Pierre Aviat; scénario : Denys Arcand. Québec-France 2003, 102 minutes. *Spirale*, (196), 4-4.

LA BARBARIE À VISAGE CREUX

LES INVASIONS BARBARES.

Film réalisé par Denys Arcand. Photographie : Guy Dufaux ; montage : Isabelle Dedieu ; musique : Pierre Aviat ; scénario : Denys Arcand. Québec-France 2003, 102 minutes.

DENYS ARCAND n'hésite pas à donner à ses films des titres emphatiques et moralisateurs. Au *Déclin de l'empire américain* — dont on peut dire qu'il est tombé à plat tant son auteur n'a eu ni le flair politique ni l'intuition intellectuelle pour annoncer la nouvelle suprématie de l'Amérique de George Bush — s'ajoute un second volet, sa suite dix-sept ans plus tard, intitulée d'une manière tout aussi pompeuse, *Les invasions barbares*. Au prétendu diagnostic du premier (désillusion et perte de foi politique des *baby-boomers*) — car le film était plus que sarcastique, il moyennait, sous une ironie pourfendeuse, son cynisme comme vertu cathartique —, succède le supposé bilan, celui de la dégringolade, complète cette fois, de l'Occident et de ses valeurs. La consommation de masse élitaire (les professeurs du *Déclin...* aimaient la bouffe, le bon vin et le sexe), jointe à la dissipation des illusions, était célébrée, sauvée de la faillite par un priapisme forcené et un bon goût rance. Dix-sept ans après : même sujet, distillé avec le même soin minutieux du supplice de la goutte d'eau : des bons mots, un discours racoleur, des propos éculés, une morale inconséquente — véritable bouillie immangeable concoctée par ces girouettes d'intellectuels, nouveaux « peine-à-jour » du capitalisme régnant —, qu'une mise en scène absente et une fiction saucissonnée par un montage tayloriste parviennent à rendre insupportables pendant 102 minutes. Une vraie torture et un vrai lavage de cerveau.

Le déclin s'est donc intensifié — et la mort se présente. Rémy, le pousse-à-jour de 1989, gangrené par un cancer, est à l'article de la mort. Son fils Sébastien, gestionnaire efficace installé à Londres, présenté comme une figure du capitalisme aimable et bien-faisant, bat le rappel des amis, collègues et amantes, ainsi que de sa sœur perdue au milieu de l'océan Pacifique et droguée jusqu'aux oreilles ; il est plein aux as, et la corruption n'est pas le moindre de ses défauts (il sait qu'il peut tout acheter en soudoyant les gens). Bref, tout le monde est là pour un nouveau tour de piste et faire rire grassement les spectateurs — aux dépens de ces derniers, faut-il le souligner. L'heure de Rémy ne sera pas celle d'un bilan face à la mort prochaine, mais plutôt d'une « déprise » de conscience, à laquelle se greffent des remarques médiocres et des jugements à l'emporte-pièce. Mieux vaut agoniser

confortablement dans une belle grande chambre d'hôpital, entouré de lurons attentifs et complaisants, tout aussi indifférents au sort du monde que ce professeur d'université, et croire encore qu'une bonne blague dispense de s'interroger et que l'idéologie est un déchet de l'Histoire, un corps crevé flottant sur les eaux de la mauvaise conscience (voyez comment Rémy parle de toutes ces théories se terminant en « isme »).

Un mythe sans dimension

La confrérie des libertaires convoquée au chevet de Rémy sonne l'heure de la charge contre tout ce qui bouge. C'est la frappe chirurgicale. On tire sur la jeunesse, immature et sans culture (une telle haine des jeunes donne froid dans le dos), les syndicats pourris (une mafia au service de son corporatisme), les courants de pensée (qui se seraient tous écroulés comme des châteaux de cartes), le consumérisme (dont les trophées sont l'informatique, les jeux vidéo et le téléphone cellulaire) et la social-démocratie (avec un service public bureaucratique et inefficace). C'est la minute des adieux défaitistes, un au-revoir aux idéaux lancé dans un mélange mortifère de verbiage mondain et démissionnaire : un énoncé fait de réflexions courtes, de principes gâteaux et de plaisanteries lugubres. Ce n'est pas le temps de la remise en question de ses anciennes valeurs (avant-gardistes, révolutionnaires, militantes, nationalistes, sociales, etc.), c'est plutôt la direction du tout-à-l'égout d'une génération qui ne reconnaît pas le prix de ses engagements antérieurs. C'est pourquoi les plans sur les livres qu'aurait lus Rémy, comme *Si c'est un homme*, de Primo Levi, et *L'Archipel du goulag*, d'Alexandre Soljenitsyne, — dont on défiera quiconque de sortir indemne —, paraissent si infamants et donnent purement et simplement la nausée, tant leur intégration, sur les plans éthique et esthétique, relève de la même *impensée*.

Esthétisme, justement, parlons-en. C'est l'aspect le plus occulté par tous les médias qui ont encensé *ad nauseam* ce portrait d'hédonistes nihilistes et d'épicuriens grincheux qui se défoulent. Les commentaires sur le film tenaient plus de la sociologie que du cinéma. On comprend toutefois les critiques, qui avaient peu à se mettre sous la dent : le cinéma dans *Les invasions barbares* tient une place congrue. Denys Arcand a fourni le service minimum. Son dispositif

est un mélange bâtard de *sitcom* et de *soap* (un moment pour rire, un autre pour pleurer). Ce n'est plus du cinéma, c'est de la télévision au ras des pâquerettes. Plus, même : c'est une émission de radio à laquelle ne manqueraient que les indications scéniques pour s'y retrouver — tout est audible, clair, net, sans accroc narratifs, sans trous sémiotiques —, et où l'on pourrait ajouter un peu de musique pour gonfler de vent les voiles de l'émotion.

Le dispositif est utilitaire et simpliste : plan général en début de séquence (pour le groupe), gros plans (en guise de signalement de chaque personnage présent) et puis champs-contrechamps (au moment des dialogues). On comprend dès lors qu'avec une grammaire cinématographique si indigente, discours proposé et vision personnelle ne peuvent qu'être étriqués, tombant rapidement dans le facile et l'odieux, grevés qu'ils sont par un bavardage répétitif et des références unanimement reconnaissables et acceptables. Et que l'épaisseur psychologique des personnages soit aussi mince que du papier à cigarette. Le filmage adopté égalise, rabote, aplatit tout sur son passage. Comme rien ne contrebalance ce qui est exprimé, que ce soit sur la mort (Rémy est euthanasié), l'amitié ou les enfants — une expression formatée sur la hablerie et la caricature —, la dimension critique du film devient stérile ; elle ne vise pas à forcer le spectateur à s'interroger sur ce qui lui est présenté, mais à recueillir son approbation et son attendrissement. Truc scénaristique, la barbarie dénoncée devient un mythe sans dimension et sans effet.

On ne sera pas surpris que ce diaporama sur des *baby-boomers* si sentencieux et satisfaits d'eux-mêmes se termine sur la réconciliation (les enfants viennent de tout comprendre de leurs parents), tour de passe-passe démagogique autant que brouet idéologique. La portée prophétique des échecs d'une génération a été ramenée à un vaudeville où tous obtiennent le pardon (parce que tous sont bons dans le fond), sur un territoire unificateur où l'autojustification remplace l'analyse (de soi et des autres). Ce spectacle glauque est si balisé qu'il ne reste rien de cette expérience du regard que l'on attend de toute œuvre digne du beau nom de cinéma, une expérience qui naît des profondeurs de la réalité et se fait *pensée* — et non fanfaronnade et mascarade comme ici.

ANDRÉ ROY